

Il fait nuit, nous sommes seuls, nous arrivons devant l'entrée. Je pousse la porte, elle grince. C'est ma veine ! Je me retourne, une seule envie m'obsède : fuir ! «non» me dit- il «fait le !». Pourquoi ? Je la cherche des yeux. La voilà. Son petit corps se soulève au rythme de sa respiration. Un bref coup d'œil en arrière, il sait que je l'ai vue, plus moyen de reculer ; je dois obéir ! J'inspire profondément, l'air est moite, lourd, le silence : pesant. Je nous regarde, lui avec son vieux jean taché, troué, sa chemise assortie, moi avec ma veste en cuir noir, il ne nous manque plus que les masques noirs ! Je tremble à cette idée.

Je glisse ma main dans la poche de mon veston, rien ! Merde ! Où est- il ? Il me tape soudain sur l'épaule et me tend un petit objet métallique ; mon couteau que j'avais fait tomber à l'entrée. Bonjour la discrétion ! Mes gants me font déjà transpirer. Une fois réarmé, je me penche sur la pt'iote rousse. La lame aiguisée n'est plus qu'à un mètre d'elle ; cinquante centimètres, vingt, dix...

«Aller on va pas coucher là ! » me souffle-t-il à l'oreille accompagnant ces paroles d'un violent coup de coude dans les côtes - histoire d'être encore plus convaincant.  
Cinq...CLAC ! Clic !

Clic ? Une lumière puissante envahit soudain la pièce saluée d'un ensemble de caquètements, aveuglant mes yeux habitués à l'obscurité. Une minute passe ainsi avant que je ne puisse reconnaître ma mère plantée devant nous, les mains sur les hanches. Je regarde la tache de sang qui s'étale à présent à mes pieds, le couteau dans mes mains, la grange dans laquelle nous sommes et lève un regard horrifié vers ma mère furieuse. Elle crie :

« Gérard ! je t'ai déjà dit de ne pas forcer ton fils ! Ce n'est pas parce que tu as tué ta première poule à dix ans qu'il doit en faire autant ! »  
Julie